by Coleridge, Byron, Shelley, Keats, and twice by Browning; *Odes*, 1.2, 2-3, by Shelley, Browning, and twice by Byron; *Odes*, 1.3, 9 by Tennyson, twice by Shelley, and three times by Browning. Of the passages remaining a small number were imitated by two poets. But all the rest by only one. On the face of it the piece most imitated is the *Ars Poetica;* but when we subtract Byron's imitations from the list—most of them in a single poem, his *Hints from Horace*—the number of reminiscences of this famous piece falls to only eleven, and of these eleven no less than five are due to Browning. This, in itself, is a curious commentary on the fame of great literary masterpieces in general, and on the vagaries of literary reminiscence in particular.

KIRBY FLOWER SMITH.

Johns Hopkins University.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, Tome X, 1914-15. Genève, A. Jullien; Paris, H. Champion (1916), pp. 271.

Le dixième volume des *Annales Jean-Jacques Rousseau* contient une étude savante et détaillée de M. Albert Schinz sur les rapports de Jean-Jacques avec son éditeur de Hollande, Marc-Michel Rey. Genevois comme Rousseau, et probablement de famille pauvre, Rey avait fondé à Amsterdam une entreprise de librairie qui prospéra; c'est en 1754, pendant un séjour dans sa ville natale, qu'il fit connaissance avec le philosophe, et leurs relations durèrent une vingtaine d'années. M. Schinz, en se servant des lettres publiées par Bosscha en 1858, et des papiers déposés à la bibliothèque de Neuchâtel, a retracé, d'une manière vivante, ces relations personnelles; souhaitons qu'il nous donne prochainement le travail, qu'il nous fait prévoir, sur l'histoire des œuvres de Rousseau d'après cette correspondance.

L'éditeur de la *Nouvelle Héloïse* apparaît dans ses lettres comme un homme fort honnête, assez fruste, il faut le dire, et nullement lettré, mais d'un cœur excellent. Il se lia d'amitié avec Rousseau, et cette amitié est touchante. Le libraire semble éprouver, pour l'écrivain, de l'admiration et un peu de pitié; il s'efforce de calmer, par les conseils de son gros bon sens, l'éternelle inquiétude de son ami: " Votre plus grand malheur est de prendre le chagrin trop à

cœur, vous vous rendez malheureux à force de vous tourmenter." Il l'engage à plusieurs reprises,—et jusqu'à l'indisposer,—à venir se fixer en Hollande; il assure une pension à Thérèse Le Vasseur. Rousseau n'est pas ingrat pour tant de bonté; s'il rudoie quelquefois son libraire, à cause de négligences ou de lenteurs qui mettent au supplice ses nerfs malades, il lui écrit, d'ordinaire, sur un ton très cordial. Il témoigne plus d'égards à "son cher Rey" qu'à telles personnes de haut rang. En 1762, Rey annonce la naissance d'une fille, dont Jean-Jacques veut bien être le parrain; et, dès lors, Jeannette tient une grande place dans la correspondance des deux amis; les détails les plus familiers intéressent Rousseau; et, lorsqu'à l'âge de sept ans sa filleule lui écrit, il se surprend à pleurer comme un enfant en lisant la lettre.

Ces relations, pourtant, se terminèrent mal, et d'une façon assez obscure. En 1770, à propos, sans doute, de l'édition de ses œuvres donnée par Rey l'année précédente, Rousseau mande à Moultou que son libraire hollandais est enrôlé dans la cabale qui le persécute. Il dut calmer ses soupçons, puisqu'après cette date nous le voyons encore écrire à Rey fort amicalement. Mais, le 16 décembre 1773, ayant recu d'Amsterdam un exemplaire de la *Nouvelle Héloïse,* prétendu de l'édition originale, il proteste que le texte est fort altéré, et demande des explications; nous n'avons pas la réponse de Rey; un mois plus tard, environ, Rousseau rédigeait sa *Déclaration relative à différentes réimpressions de ses ouvrages,* où il accuse de trahison son ancien ami.

Est-ce l'exemplaire de la *Nouvelle Héloïse* qui a provoqué cet éclat? On n'en peut guère douter. Dans une note que M. Schinz n'a pas signalée, Petitain reproduit à ce sujet une indication donnée par "l'éditeur du recueil des romances de Rousseau, gravé et publié en 1781": "M. Rousseau n'ayant pas chez lui un seul exemplaire de la *Nouvelle Héloïse,* on la lui prêta, tirée de la *Collection d'Amsterdam,* 1772. Il trouva cette édition, prétendue originale, mutilée et falsifiée, et la corrigea toute de sa main."[1]

[1] Cet exemplaire corrigé ne serait-il pas celui dont le tome iii a été légué par le Dr. Charles Coindet à la bibliothèque de Genève? L'exemplaire Coindet appartient, il est vrai, à l'édition de Rey, 1769, mais les deux éditions, 1769 et 1772, sont des réimpressions de celle de 1763. Rousseau a rétabli de sa main, sur l'exemplaire Coindet, toutes les notes supprimées en 1703. (Cf. Mornet: *Le texte de la Nouvelle Héloïse et les Editions du XVIIIe siècle.*) L'éditeur du recueil de romances a pu commettre une légère erreur.

Il faut rappeler que Rey avait publié, en 1763, une édition de la *Nouvelle Héloïse* notablement différente de la première, et qu'il la réimprima en 1767, 1769, et 1772. Mais Rousseau lui-même lui avait adressé, pour cette seconde édition, un exemplaire " revu et corrigé avec soin," et contenant, dit-il, " quelques petits changements, retranchements et additions." [2]

D'où vient l'étonnement soupçonneux qu'il exprime en recevant un exemplaire conforme, sans nul doute, au texte de 1763? M. Schinz suppose que Rey avait introduit, de son propre fait, dans la seconde édition, certains changements de peu de conséquence, et qu'il se défendit avec énergie lorsque, " d'une simple vétille," le philosophe voulut faire une fraude.[3]

Nous ne savons rien, à cet égard, avec certitude, puisque nous n'avons pas la réponse de Rey à la demande d'explications, ni l'exemplaire envoyé par Rousseau en 1761. Peut-être n'est-il pas nécessaire de supposer une infidélité de l'éditeur. Après 1763, en effet, Rouseau put renoncer aux modifications qu'il avait indiquées pour la seconde édition de *Julie:* à une date voisine de 1764, sur les exemplaires de l'édition Duchesne [4] qu'il devait donner, couverts d'annotations, à Coindet et à d'Ivernois, il ne transcrit, nous dit M. Mornet, qu'un petit nombre de ces modifications. Il écrit à Rey, le 14 juin 1772, qu'il ne reconnâit pour sienne que la première édition de chacun de des ouvrages.[5] Si l'on admet, avec M. Mornet, ce revirement de Jean-Jacques, est-il impossible que l'écrivain se soit irrité, en 1773, de voir qu'on lui donnait comme " l'édition originale " un texte de 1763 qui ne correspondait plus à sa pensée? Nous aurions peine à croire avec M. Schinz que Rousseau avait perdu tout souvenir de l'exemplaire corrigé de 1761; mais, sans doute, il n'avait pas retenu le détail de ses corrections; l'exemplaire n'était pas entre ses mains; il ne pouvait contrôler sur pièces le texte que son éditeur venait de lui envoyer.

[2] Lettre du 2 septembre, 1761, publiée par Bosscha.

[3] Rousseau avait eu entre les mains, avant 1773, les éditions des *Œuvres* de 1763 et 1769. (Cf. Mornet, *op. cit.*). Mais peut-être n'avait-il examiné que distraitement le texte de la *Nouvelle Héloïse* qu'elles donnaient. Ainsi s'expliquerait sa tardive protestation.

[4] L'édition Duchesne, préparée par l'abbé de La Porte, est faite d'après le texte de 1761. Rousseau parle favorablement de l'abbé de La Porte dans une lettre à Rey, du 28 mars, 1763 (Bosscha). En 1764, il témoigne à l'abbé sa satisfaction. (*Ap.* Mornet, *op. cit.*)

[5] Lettre publiée par Bosscha.

Rien n'empêchait le soupçon, même injuste, de naître et de grossir; il fallait peu de chose pour que cette âme impulsive et surexcitée crût à une persécution. L'épisode ne prouve rien, à la rigueur, contre Rey; avouons toutefois qu'il inspire certains doutes sur l'origine des variantes de 1763: quelques-unes seraient-elles dues à Rey, et non à Rousseau? L'alternative n'est point indifférente.

Nous avons insisté un peu sur ce point délicat, et nous ne pouvons qu'indiquer en passant l'intérêt des études et des documents qui suivent, dans les *Annales,* le travail de M. Schinz. M. Lucien Cramer nous donne la correspondance, en partie inédite, de Rousseau avec Mme Cramer-Delon, et avec Philibert Cramer, homme d'esprit qui réussit presque, un instant, à être à la fois l'ami de Voltaire et celui de Jean-Jacques. M. Alexis François imprime trois lettres, adressées par le philosophe au naturaliste montpelliérain Gouan: deux d'entre elles, dont l'original est conservé au *British Museum,* n'avaient pas encore été publiées. Ces pages, où l'on voit Jean-Jacques disserter des ombellifères, s'ajoutent heureusement aux notes de M. Hippolyte Duval sur *Rousseau botaniste.* Le recueil comprend aussi une partie bibliographique, dont il n'est pas besoin de dire la valeur. Enfin deux portraits,—ceux du philosophe et de son ennemi Montmollin,—accompagnés de notices, illustrent ce tome X des *Annales* qui sera, comme les précédents, d'une lecture très instructive et très agréable pour tous ceux qui s'intéressent à Jean-Jacques Rousseau.

E. Carcassonne.

Johns Hopkins University.

CORRESPONDENCE

Arnold's *The Church of Brou*

The indebtedness of Matthew Arnold to Edgar Quinet's essay, *Les Arts de la Renaissance, et de l'Eglise de Brou* in the composition of *The Church of Brou,* to which Professor A. S. Cook calls attention in the February *Notes* (xxxii, 124), is the subject of an article by Charles Cestre in the *Revue germanique* iv (1908), 527 ff. Miss Grace Norton commented on this article in *The Nation* (N. Y.), February 11, 1909 (p. 136). The special parallel given by Professor Cook will be found on pages 533-535 of Cestre's communication.

Samuel C. Chew.

Bryn Mawr College.